

Marie Sizun magnifie les «petits personnages»

Emergés de tableaux de maître, de Watteau à Vallotton, ces anonymes prennent une épaisseur singulière sous la plume de la romancière.

Un voyage saisissant de l'autre côté de la toile

Jean-Bernard Vuillème

Avez-vous déjà prêté attention aux petits personnages, parfois à peine visibles, dans les toiles des grands et des petits maîtres? Ils prennent plutôt la pause que la pose, et, contrairement aux notables de tout acabit qui nous regardent du haut de leur importance et des figures héroïques ou édifiantes qui impressionnent dans les peintures historiques, ces petits personnages semblent se trouver là par inadvertance. Une silhouette. Au mieux quelques traits de pinceau. Des corps à peine esquissés souvent noyés dans un paysage immense qui les écrase et les avale.



Genre Nouvelles
Autrice Marie Sizun
Titre Les Petits Personnages
Editions Arléa
Pages 240

C'est à ces «presque rien» que s'est intéressée Marie Sizun, écrivaine connue pour ses prenantes sagas familiales inaugurées en 2005 par *Le Père de la petite*. Elle joue cartes, ou plutôt tableau, sur table; le livre comporte 31 textes très brefs, quatre ou cinq pages, guère plus, chaque fois assortis d'une petite reproduction de la toile qui les a inspirés. Les artistes convoqués couvrent quelque deux siècles de peinture, de Watteau en 1718 à Prinnet et Désiré-Lucas en 1924, en passant, entre autres, par des œuvres de Vallotton, Monet, Bonnard, Ensor et Turner.

Fantaisies virtuoses

Appelés «nouvelles», ces textes insolites et séduisants tiennent plutôt d'un exercice de style. Ce sont des fantaisies virtuoses. Aux «créatures à peine ébauchées» sur la toile font écho des textes qui, certes, leur insufflent un fort supplément de vie, mais demeurent eux aussi des ébauches. Marie Sizun applique toujours la même approche, une brève description de l'œuvre, à la fois distante et saisissante, tenant de la littérature et non de la critique, avant de capturer les «petits personnages» dans les rets d'une narration. Ces anonymes prennent soudain consistance au point de devenir le point central de l'œuvre peinte envahie par l'imagination de l'écrivaine.

Le lecteur, lui, se trouve emporté dans un drame sentimental, au cœur d'une rupture entre deux amants, ou deux amis, et bientôt laissé sur place, heureux mais un peu frustré de ne pas connaître la suite, et pourtant déjà pris par l'histoire suivante, qui, elle aussi, restera en suspens... La narration se tient tapie dans la lumière des tableaux. A force de se demander ce que ces figures secondaires font là, Marie Sizun trouve des réponses. Il s'agit peut-être du chien noir de *La Terrasse de Mortlake un soir d'été* peinte par Turner en 1827 ou du petit pêcheur des *Sables au bord de la Loire* de Vallotton en 1922.

Un art de la brièveté

Il arrive que le peintre lui-même soit requis de faire un petit tour dans son tableau: Monet, par exemple, dans *La Maison de l'artiste à Argenteuil* (1873), «en train de nous confier un drame qui le touche de près». Ces mini-récits puisés à la pointe de pinceaux célèbres sont souvent hantés par la nostalgie, la perte, la peur du vieillissement et de la mort. Ils vibrent d'une intensité crépusculaire. Nous sommes en présence d'un art de la brièveté nourri par un regard à la fois acéré et bienveillant, et servi par une écriture limpide. ■